

donner à l'architecture ; il remplit même, sous le court pontificat de Grégoire XV, les fonctions d'architecte du Vatican et, en cette qualité, construisit l'église Saint-Ignace. Cette tentative n'ayant abouti qu'à de nouveaux déboires, il reprit la palette, non pour continuer dans de vastes proportions une lutte désormais impossible, mais pour demander à un genre de peinture plus humble des succès que ses prétendus rivaux dédaigneraient peut-être de lui disputer. Il réussit si bien à s'effacer, que bientôt personne ne songea plus à s'enquérir de lui ni de ses travaux. Je me trompe, un artiste étranger, alors peu connu, s'indignait d'une pareille injustice, et, bravant l'opinion publique, étudiait ouvertement, le crayon à la main, les fresques du maître. Cet artiste était français : il se nommait Nicolas Poussin. On raconte qu'un jour qu'il dessinait à saint André della-valle, seul comme de coutume, en face des fresques du Dominiquin, il fut abordé par un homme qui lui témoigna sa surprise de le voir choisir des modèles si unanimement dédaignés. Le Poussin, croyant avoir affaire à quelque nouvel ennemi du maître, se met à justifier vivement ses prédilections et à définir le mérite de la peinture qu'il avait entrepris de copier. L'étranger l'écouta d'un air d'attendrissement et de bienveillance ; puis, lorsque le jeune peintre eut cessé de parler, il l'embrassa en le remerciant avec effusion, et s'éloigna triste et reconnaissant à la fois. Cet homme était le Dominiquin, qui, s'étonnant de trouver encore un admirateur, avait puisé dans les paroles de celui-ci un peu de consolation et de courage.

Un moment le Dominiquin put espérer voir des jours meilleurs. Il était mandé à Naples par le vice-roi pour y décorer la chapelle de Saint-Janvier, dite du Trésor. Il n'ignorait pas qu'il y retrouverait Lanfranc, dont la méchanceté et la bassesse lui étaient connues. Néanmoins, croyant n'avoir affaire qu'à ce seul ennemi, et rassuré d'ailleurs par les mesures préalables prises par le vice-roi, le maître avait saisi avec empressement cette occasion inespérée de reparaitre dans un travail digne de lui. Au commencement, les choses se passèrent au mieux. On avait interdit sous les peines les plus sévères les menaces et les outrages ; tout mauvais traitement envers le Dominiquin devait être puni par l'exil. Lanfranc, qui n'était pas homme à mépriser l'avertissement, garda quelque temps le silence, et se contenta de nourrir dans l'ombre ses projets de vengeance en attendant de meilleurs jours. Or il y avait à Naples deux artistes qui, de leur côté, ne rêvaient qu'aux moyens de perdre le nouveau venu dans l'esprit du vice-roi, mais qui, moins patients ou plus malhabiles que Lanfranc, se hasardaient déjà à